La nature, paradis de la retraite : janvier

Objekttyp: **Group**

Zeitschrift: **Aînés : mensuel pour une retraite plus heureuse**

Band (Jahr): **18 (1988)**

Heft 1

PDF erstellt am: **04.06.2024**

Nutzungsbedingungen

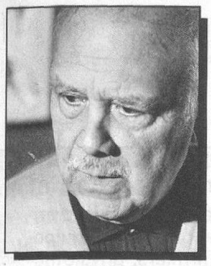
Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

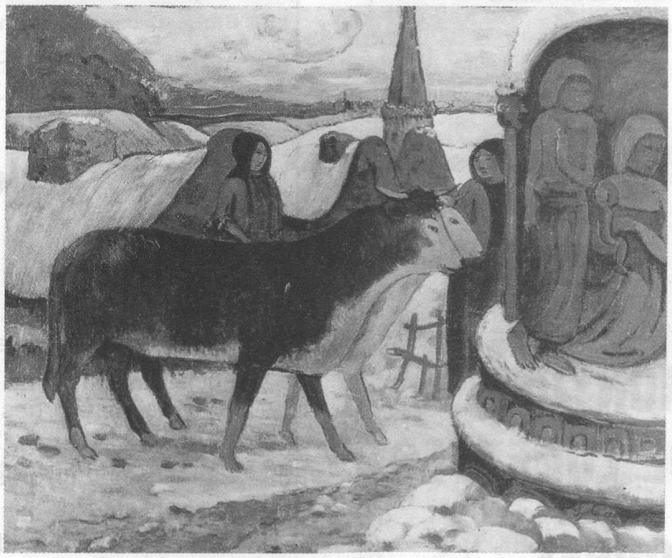


PAUL VINCENT

LA NATURE, PARADIS DE LA RETRAITE

Janvier

La Nature – même en hiver – c'est le renouveau du 3e âge: un petit jardin, un mini-poulailler et les retraités de chez nous peuvent vivre à la fois plus heureux – et plus longtemps. Un retraité, notre collaborateur Paul Vincent, 74 ans, nous a fait part, depuis onze mois, de son expérience chaleureuse de petit rentier de la ville à la campagne – son «bonheur sur terre». Avec ses poules, ses lapins, sa chèvre, son cochon, ses abeilles, son vin, son potager. Le cycle d'une année se termine: voici sa dernière «aventure» des quatre saisons: janvier et l'espoir de l'an nouveau.



Nuit de Noël, 1896, Paul Gauguin. (Photo: Studio Saas, Lausanne)

En janvier, mon jardin joue à la terre invisible. C'est le «grand rectangle blanc». Par temps de gel, j'évite de tailler les rosiers. Au verger, je fume le pied des troncs. Je reporte la terre et je fabrique les échalas, mais c'est surtout pour me distraire, pour échapper à la servitude du repos que m'impose la mauvaise saison... J'ai beau être un retraité, je tiens à garder mon activité et mon esprit pour conserver l'illusion que je ne vieillis pas. C'est lorsqu'on s'arrête de bouger qu'on est mort avant son temps. Je suis comme un footballeur qui ne peut pas se résigner à devenir arbitre quand ses rhumatismes l'empêchent de jouer.

Pour ma femme, janvier, c'est le petit mois de la glane. Elle fait torréfier des glands, dans une vieille poêle pour avoir son «café diététique». Elle ramasse des cônes de cyprès contre les plaies et les transpirations fétides. Elle prend de l'essence de cyprès en fumigations contre les quintes et les coqueluches. Elle sait que la lotion capillaire au cyprès est excellente: elle arrête la chute des cheveux, avec une spécialité: elle brunit les blonds.

Quant aux bourgeons de pin, elle n'ignore pas qu'ils contiennent 200 g de résine par kilo et qu'ils sont souverains contre les caries dentaires. «Tu as la migraine? me dit Gaby, pas d'histoire, je vais te faire un cocktail à la résine de pin, avec de l'huile de térébenthine et du miel!»

J'ai décidé de faire mon pain moi-même: c'est mon voisin, le Bodiu, qui me fait un four en briques réfractaires. Le pain reste sacré dans nos villages. Le pain qui met du temps à vieillir dans les hameaux perdus sous la neige, que l'on ouvre tout frais en sortant du temple ou de l'église. Le pain, c'est l'hostie du travailleur.

Pendant l'hiver, le pain de campagne cuit au four et au levain garde le soleil de la moisson.

Les abeilles de janvier terminent leur troisième mois de vacances d'hiver. Pour le moment, ce sont surtout les ruches qui réclament mes soins. Je couvre chaudement les toits. Je ne déblaie pas la neige qui isole les résidentes sans les gêner, mais je déblaie les entrées et je prépare les cadres neufs.

Je dois exciter la ponte de mes poules, avec de l'avoine et du sarrasin. «Elles ont le derrière gelé!» s'exclame le petit Raphaël. Les pintades et les pigeons se font oublier. Toute la basse-cour tourne au ralenti. Quant à mon oie normande, Bécassine, elle sera peut-être la seule oie au monde à avoir passé, de Noël au jour de l'An, deux réveillons dans une salle à manger sans dommage anatomique. Jamais je ne pourrai lui trancher le cou. Elle est plus près de la cheminée que du four.

Un an a déjà passé. Je me rends toujours compte qu'il faut vivre plus de vingt-quatre heures par jour – surtout les ultimes saisons de l'existence. Vivre chaque matin comme des matins de baptême, chaque soir comme des nuits de noces. Même si la vitalité fuit dans le sablier renversé.

Même si je devais disparaître tout à l'heure – ce sera toujours tout à l'heure – je saurai gré à Dieu de m'avoir donné la vie – c'est-à-dire la terre. Elle est inépuisablement prodigue et donne le goût d'éternité. C'est le destin des êtres que de s'en aller, un jour, en laissant, comme une dernière présence, le mouvement des herbes et du ciel qu'ils ont su aimer. Alors bonne année 1988 à tous mes amis inconnus, en les remerciant d'avoir bien voulu passer douze mois ensemble...

P. V.